



TAMASA PRÉSENTE

ANTONIA ET SES FILLES

UN FILM DE MARLEEN GORRIS



sortie en salles le

5 août 2026



Presse

Laura Campos

programmation@tamasadistribution.com – 01 43 59 01 01

Distribution

TAMASA

T. 01 43 59 64 37

deborah@tamasadistribution.com

www.tamasa-cinema.com



À la fin de la guerre, Antonia rentre
avec sa fille au village où elle est née.
Les deux femmes fonderont une grande famille
élargie. Pendant quarante ans, tout arrive : amour,
mort, travail, religion, sexe, haine et vengeance,
mais aussi philosophie, courage et poésie...

« JUSTE FEMME » PAR SUE GILLETT

Dans le premier long-métrage de Marleen Gorris, *Le Silence autour de Christine M.* (1982), trois femmes, qui ne se connaissent absolument pas, assassinent le propriétaire d'une boutique de vêtements pour femmes. Il s'agit d'un acte de vengeance tacite des opprimées dans la guerre perpétuelle que mènent les hommes contre les femmes, une reconnaissance violente, une mise à nu et une réaction contre l'inégalité omniprésente entre les sexes qui structure la vie de ces femmes ordinaires, les définissant chacune en fonction de leur rôle au service des hommes. Le crime pour lequel le propriétaire est « puni » est d'être un agent masculin du système patriarcal.

Antonia et ses filles revient sur ces thèmes féministes que sont la justice féminine, le jugement et la vengeance, dans un style cinématographique très différent. On y trouve certes des moments de grand drame et de tragédie, mais ce dont on se souvient avant tout, c'est sa beauté lyrique et pastorale, son humour plein de compassion et sa tendresse. Le côté sombre des relations hétérosexuelles et familiales conventionnelles – qui inclut les extrêmes que sont le viol et la pédophilie, ainsi que les inégalités et les répressions plus courantes associées au mariage – est contrebalancé par toute une gamme d'alternatives idylliques qui redéfinissent de manière positive les « déviances » sexuelles dans la vision qu'a le film d'une communauté véritablement humaine, fondée sur les valeurs d'amour, d'acceptation, de diversité et d'égalité. Ces valeurs et la justice s'articulent ensemble sous la direction de Gorris : tout particulièrement à travers la figure matriarcale idéalisée d'Antonia (Willeke Van Ammelrooy), une femme dont la famille s'étend au-delà de sa lignée féminine pour englober également une troupe de parias et de marginaux du village. Dans le nouvel ordre social progressivement créé par l'influence d'Antonia au fil des années et des générations, la justice est libérée des institutions – en particulier de l'Église – qui ont failli à leur devoir de protéger, voire de reconnaître, l'innocent un peu simple d'esprit, l'enfant vulnérable, la mère désespérée ; de punir, voire de dénoncer, le père insensible, le fils brutal, le prêtre hypocrite ; d'aimer, de célébrer et de respecter les processus de la vie et de l'existence.

La violence masculine est annoncée très tôt dans le film, à travers les divagations et la rage de la mère d'Antonia ainsi que par l'explication qu'Antonia donne à Danielle selon laquelle son père était un vieux pervers. La rage de cette vieille femme perdure depuis trente ans, bien après la mort de son mari. Antonia se rend compte que sa mère ne peut trouver la paix, même dans la mort. Entrant en scène à ce moment-là, juste à temps pour hériter du puissant don que constitue la malédiction de sa mère mourante, Antonia devient un personnage vengeur, presque par défaut (elle n'a pas de mission à proprement parler). Ce sont elle et sa fille Danielle, bien plus que les Américains, qui sont les véritables libératrices du village, comme l'annonce symboliquement la banderole « Bienvenue aux libératrices » qui sert de toile de fond à la première apparition d'Antonia à l'écran. Là où la rage de sa mère était impuissante, bien que bruyante, Antonia rend efficacement justice aux victimes de violences, notamment sexuelles, au sein de la communauté dans laquelle elle est revenue.



Un incident survenant dès le début du film, qui consacre le statut d'Antonia en tant qu'« ange vengeur », la montre en train de punir un jeune garçon pour avoir lancé une pierre sur l'idiot du village, « Loony Lips », qui pousse une brouette derrière la charrette d'un fermier. Antonia observe et juge l'acte, fond sur le garçon qui ricane derrière les buissons avec ses complices, et le suspend par le col de son manteau à une branche d'arbre. C'est une scène légère et comique, qui se termine par Loony Lips se retournant pour suivre Antonia, sa nouvelle « maîtresse », sourd aux cris indignés du fermier qu'il servait. La justice d'Antonia est rapide, sans équivoque, proportionnée. Elle n'est pas non plus aveugle. Elle tient compte du contexte : le maître oppressif à l'origine de la farce du garçon ; l'inégalité entre le pauvre et humilié Loony Lips – la risée du village, victime d'exploitation – et la bande de garçons socialement acceptée. Après avoir puni le coupable, elle vient également au secours de la victime. « Loony Lips » n'est que le premier d'une longue liste de fous en tout genre à qui Antonia offre refuge et liberté : Deedee, une jeune femme atteinte d'un retard mental qui a été violée à maintes



reprises et sans relâche par son frère Pitte ; Letta, une femme célibataire accro au plaisir d'être enceinte mais incapable de trouver un soutien pour assouvir son penchant ; le prêtre qui ne supporte plus ses vœux de chasteté ni les interdits imposés par l'Église en matière de plaisir ; Crooked Finger, victime tourmentée de la Seconde Guerre mondiale (contexte indispensable à la vision utopique d'une communauté harmonieuse proposée par le film) ; tous trouvent un lieu où ils peuvent s'épanouir et réaliser leur potentiel sous le règne bienveillant d'Antonia, une femme qui s'inspire du cycle des saisons, de « la nature qui n'engendre rien d'autre qu'elle-même », des phases répétitives de la lune, symboles féminins universels de la fertilité.

Le pouvoir d'Antonia de juger, de punir et de sauver est mis à rude épreuve lors du viol de sa petite-fille. Pitte, déjà puni comme il se doit par Danielle pour le viol de sa sœur Deedee (lorsqu'elle l'avait surpris en flagrant délit et l'avait poignardé aux mains – qui couvraient ses parties génitales – avec une fourche), a exercé sa vengeance lâche en s'en prenant à la fille de Danielle, Thérèse. Antonia saisit un fusil. Elle ressemble à un



personnage de la frontière, se faisant justice elle-même, faisant irruption dans l'univers masculin du bar, visant et tirant en direction de la table de Pitte, le forçant ainsi à prendre son indignation au sérieux. Mais elle ne tire pas sur lui, affirmant que c'est un acte qu'elle ne peut commettre. À la place, elle le maudit avec les malédictions les plus imaginatives et les plus venimeuses dont elle dispose. C'est la malédiction de sa propre mère, mais plus ciblée et maîtrisée. La malédiction est traditionnellement, à travers les contes de fées et les mythes, associée à la femme à travers la figure de la sorcière. Antonia se voit conférer tout le poids de ce pouvoir mythique, mais, contrairement aux contes de fées, elle est du côté du bien, de l'ordre social, de la famille (bien que ces termes soient tous redéfinis dans le film comme n'étant pas patriarcaux). Et il n'y a rien de magique, ni d'hystérique, dans sa puissante malédiction : elle est motivée, réaliste, mesurée. Elle porte en elle la force de la loi. C'est une femme qui prononce la sentence de la loi. Pitte le sait. Il prend ses distances. Les jeunes hommes du village le savent aussi. Ils exécutent la sentence, encerclant le coupable et lui assénant, de manière presque rituelle, les coups de poing et les coups de pied qui font tomber Pitte à terre. C'est une scène cinématographique saisissante, qui renverse l'un des principes les plus tenaces de l'écran genré : celui selon lequel les hommes sauvent (ou punissent) les femmes. Antonia n'est pas seulement représentée comme une femme puissante à part entière : elle incite également les hommes à devenir les agents de sa loi matriarcale. Mais son pouvoir a ses limites. Il est impossible d'effacer ce qui est arrivé à Thérèse. Elle souffre, tout comme ceux qui l'aiment. Tout comme toutes les victimes de la guerre.



Toujours conscient des cruautés de l'espèce humaine, Crooked Finger, ne voyant que la mort, se suicide. Il ne connaissait pas la valeur de sa vie. Après tout ce chagrin – il y a eu d'autres pertes aussi, d'autres décès, et la sienne est imminente –, Antonia rend son verdict. Elle dit à Deedee : « Eh bien, on n'y peut rien, il faut vivre sa vie. » Sur ces mots, les deux femmes aux cheveux gris se lèvent péniblement de leurs chaises, malmenant leurs corps fatigués. La voix off, en accord avec la philosophie d'Antonia, renforce ce sentiment : « La vie veut vivre. » Antonia accepte que la vie comporte la mort et le chagrin ; mais elle sait aussi que la mort nourrit de nouvelles graines de vie. C'est dans le contexte de cette vision de vies infiniment interconnectées et de cycles incessants de naissance et de mort que la loi d'Antonia trouve sa juste expression.

LE REGARD DE MARIE KIRSCHEN

Injustement oublié en France, « Antonia et ses filles » a pourtant décroché l'Oscar du meilleur film étranger en 1995. Cette fresque matriarcale et féministe, qui résonne avec de nombreux thèmes actuels, a aussi constitué la première fois où la journaliste et fondatrice du magazine lesbien « Well Well Well Marie Kirschen » a vu des héroïnes lesbiennes.

Je rêvais de devenir réalisatrice et ingurgitais une quantité astronomique de films considérés comme des “chefs-d'œuvre” de l'histoire du cinéma. Résultat : j'étais noyée dans un océan de héros masculins, mis en scène par des hommes. *Antonia et ses filles* (*Antonia's line*) m'est donc arrivé en pleine tête comme une incongruité absolument jouissive. En tout premier lieu parce que le film dresse le portrait d'une matriarche et de sa descendance, 100% féminine. Il y a Antonia, mais aussi sa fille Danielle, sa petite fille Thérèse et son arrière-petite-fille Sarah...

L'histoire, qui s'étire sur 50 ans, démarre à la fin de la Seconde Guerre mondiale, au Pays-Bas, alors que l'héroïne rentre dans son village natal, à la mort de sa mère. Antonia reprend la ferme familiale avec sa fille et, très vite, y accueille des ami.es mais aussi quelques personnes isolées, victimes d'injustices et de violences, qu'elle prend sous son aile. Jusqu'à former une joyeuse petite communauté-refuge, où se tissent de nombreux liens de solidarité et d'amour.

Un clan matriarcal, donc, avec à sa tête une femme qui ne s'en laisse pas compter. C'est un autre point qui m'avait profondément marquée lors de ma découverte du film : le désintérêt affiché face aux injonctions des hommes. Quand un villageois détestable vante les mérites de ses fils, estimant que l'un d'eux devrait se marier avec Danielle, celle-ci baille ostensiblement. Plus tard, elle décidera de faire un enfant sans homme, car elle ne veut pas de mari. Dans une autre scène, un fermier veuf vient demander à Antonia sa main, estimant que, celle-ci étant célibataire, il serait logique qu'ils se marient. “Mes fils ont besoin d'une mère”, argumente-t-il. “Mais je n'ai pas besoin de vos fils”, lui répond placidement Antonia. “Et d'un mari non plus ?”, tente-t-il encore, visiblement estomaqué. La réponse d'Antonia eut pour moi le goût d'une délicieuse friandise : “Pour quoi faire ?”



Moi non plus, je ne voulais pas de mari. Certes, pas pour les mêmes raisons qu'Antonia (qui prendra finalement le veuf comme amant – mais jamais comme époux). Mais pour la première fois, cette possibilité était formulée de manière très affirmée. Surtout, la volonté des héroïnes – et non celle des hommes – était au centre.

Le personnage de Danielle n'était pas là par hasard. La réalisatrice, Marleen Gorris, est elle-même lesbienne et son engagement féministe imbibe largement sa filmographie. Dans *Antonia et ses filles*, elle évoque la maternité mais aussi l'IVG, elle met en scène l'existence des violences sexuelles dans la vie des femmes. C'est peut-être le seul point qui m'a gênée en revoyant le film pour cette chronique : l'un des viols n'est pas puni et sa victime est laissée quasi hors-champ. Mais plus tard, suite à une autre agression, Antonia, cheveux ébouriffés et fusil au poing, jette un sort sur un violeur, rappelant la figure de la sorcière, qui inspire tant les féministes de 2023. Le film, en bien des points, fait écho à des préoccupations très contemporaines : la sororité, le retour à la terre, la construction de communautés bienveillantes... Lors de grands banquets qui rythment le film comme les saisons, cette famille choisie se réunit dans la cour de la ferme et célèbre la joie d'être ensemble, un verre de vin à la main. Face à la rigidité de la morale religieuse et le qu'en-dira-t-on des villageois et des villageoises, Antonia et sa lignée ont choisi la liberté, l'indépendance, et donc la marge. Sans jamais oublier de montrer que celle-ci peut être terriblement joyeuse.

[Marie Kirschen](#)



MARLEEN GORRIS

Marleen Gorris (née le 9 décembre 1948) est une réalisatrice, scénariste et autrice néerlandaise, reconnue comme l'une des figures majeures du cinéma féministe européen. Son œuvre explore les rapports de pouvoir entre les sexes, la solidarité féminine, la violence sociale, ainsi que les questions d'identité et de liberté. Elle se livre à une critique des structures patriarcales à travers des personnages complexes et indépendants.

Naissance d'une vocation

Marleen Gorris grandit dans une famille protestante de la région méridionale des Pays-Bas. Très tôt attirée par la littérature et le théâtre, elle étudie d'abord l'anglais à l'université de Groningue avant de poursuivre des études d'art dramatique à Amsterdam. Elle complète ensuite sa formation à l'université de Birmingham, au Royaume-Uni, où elle obtient en 1976 un master en art dramatique. Bien qu'elle n'ait pas suivi une formation classique en cinéma, elle se tourne vers l'écriture de scénarios à la fin des années 1970. C'est la réalisatrice Chantal Akerman qui l'encourage à mettre elle-même en scène son premier scénario.

Un cinéma turbulent

En 1982, Gorris réalise *Le Silence autour de Christine M.* (*A Question of Silence*). Le film raconte l'histoire de trois femmes qui assassinent sans se connaître un commerçant, avant qu'une psychiatre ne cherche à comprendre leur geste. Cette œuvre, qui dénonce les violences ordinaires suscite de vifs débats internationaux mais remporte plusieurs récompenses. Deux ans plus tard, elle réalise *Miroirs brisés* (*Broken Mirrors*, 1984) qui traite de la prostitution, des violences faites aux femmes et de l'exploitation sexuelle. Son troisième long-métrage, *The Last Island* (1990), transpose ses préoccupations féministes dans un contexte de catastrophe et de survie collective.

La renommée mondiale arrive avec *Antonia et ses filles* (*Antonia's Line*, 1995). Marleen Gorris y mélange réalisme, poésie et humour, il aborde les thèmes de l'émancipation, de la maternité, de la sexualité, de la transmission et de la tolérance. En 1996, le film reçoit l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, faisant de Marleen Gorris la première femme à remporter cette distinction en tant que réalisatrice. Le film reçoit également de nombreuses récompenses internationales et demeure aujourd'hui son œuvre la plus célèbre.

Après ce succès, Gorris est sollicitée pour adapter des œuvres littéraires majeures : *Mrs Dalloway* (1997), adaptation du roman de Virginia Woolf, avec Vanessa Redgrave, *La Défense Loujine* (*The Luzhin Defence*, 2000), adaptation du roman de Vladimir Nabokov, avec John Turturro et Emily Watson, *Carolina* (2003), *Dans la tourmente* (*Within the Whirlwind*, 2009), consacré aux purges staliniennes en Union soviétique. Elle réalise également un épisode de la série télévisée *The L Word* en 2007.

Les films de Marleen Gorris mettent en scène des héroïnes qui contestent les normes sociales, religieuses ou familiales. Son approche a profondément marqué le cinéma féministe des années 1980 et 1990 et influence de nombreuses réalisatrices contemporaines.



GÉNÉRIQUE

Antonia's Line

Décors Harry Ammerlaan

Costumes Jany Temime

Maquillage Jan Sewell

Casting Hans Kemna

Son Dirk Bombey

Musique Ilona Sekacz

Montage Michiel Reichwein et Wim Louwrier

Directeur de la photographie Willy Stassen S.B.C.

Assistante réalisatrice Maria Uitdehaag

Producteur exécutif Bert Nijdam

Coproduit par Antonino Lombardo et Judy Counihan

Produit par Hans de Weers

Écrit et réalisé par Marleen Gorris

Pays-Bas - 1995 - 1h42 - Couleur - 1,85 - Stéréo - V0 Sous-titres Français

Willeke van Ammelrooy **Antonia**

Els Dottermans **Danielle**

Jan Decleir **Boer Bas**

Marina de Graaf **Deedee**

Mil Seghers Kromme **Vinger**

Veerle van Overloop **Thérèse**

Dora van der Groen **Allegonde**



